



## Corneille et la médecine – Dr Berteau (séance du 14 septembre 2006)

Pierre CORNEILLE a été, sans aucun doute, l'une de nos plus grandes figures littéraires. Nous ne possédons, malheureusement que peu de connaissances sur ce que fut l'homme, pas plus que quelques rares documents sur sa famille.

Certes, nous pourrions nous référer à certains de ses proches, tel FONTENELLE, mais le neveu écrit que « *La vie de Monsieur CORNEILLE, comme particulier, n'a rien d'assez important pour mériter d'être écrite et à le regarder comme un auteur illustre : sa vie est probablement l'histoire de ses ouvrages* ». »

Jules Antoine TASCHEREAU (1804-1874), ainsi que GUIZOT, ont écrit également une « Vie de CORNEILLE », sans nous apporter d'élément particulier.

Nous pourrions aussi interroger Claude Nicolas LE CAT, célèbre chirurgien rouennais, qui, devant prononcer l'éloge funèbre de FONTENELLE à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen, demanda, le 14 février 1757, à Monsieur LE BOVIER de SAINT GERVAIS, parent de FONTENELLE, possesseur de titres familiaux, de lui apprendre quelques anecdotes sur l'illustre centenaire mais aussi sur sa famille et particulièrement ses oncles ; malheureusement nous n'avons pas connaissance de tels documents.

Il nous faut donc tenter de découvrir le personnage CORNEILLE, mais il faut admettre, avec Octave NADAL, que « *par un bonheur que l'on peut apprécier, la vie de Pierre CORNEILLE est à peu près inconnue*. »

Nous essaierons donc de cerner Pierre CORNEILLE dans ses rapports familiaux intéressant la médecine, les médecins, ses maladies, l'état de la médecine au XVII<sup>ème</sup> siècle, mais aussi nous tenterons une approche médicale de ses œuvres en essayant de mettre en exergue les documents médicaux qu'il aurait pu consulter.

Il semble bien que les premières années de la vie de Pierre CORNEILLE furent difficiles, rue de la Pie, dans la maison achetée en 1584, où il naquit le 6 juin 1606, sous le règne de Henri IV, moins de dix ans après le retour du royaume à la paix civile et religieuse, dans une ville fortement marquée par la Ligue entre 1588 et 1594. Cette maison subit de nombreux dommages, jusqu'à être complètement détruite en 1884, ainsi que le confirme MAILLEY du BOULLAY, directeur du Musée des Antiquités, nommé, à cette époque, conservateur du nouveau « Musée Pierre CORNEILLE ».

Au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, Rouen était une ville très importante, comptant entre 70000 et 75000 habitants ; elle évoluera au cours de la première moitié du siècle ainsi que le montrent la gravure de MERIAN, datant de 1620, montrant une ville enfermée dans ses remparts, et le plan de Rouen, établi par GOMBOUST en 1650 qui prouve le développement de la Ville vers ses faubourgs, à l'Ouest vers Saint Gervais, à l'est, au-delà des portes Saint Hilaire et Martainville, au sud, enfin, vers Saint Sever. Rouen était alors un port international, capitale économique d'une riche province.

Pierre CORNEILLE était le second d'une fratrie de neuf enfants. Son Père aurait acheté la maison de PETIT COURONNE qui datait de 1550, en raison de la « *faiblesse* » de Pierre CORNEILLE, né « *à peine viable* ». Il est vrai que la mortalité infantile était très importante à l'époque. Mais cette maison ne fut achetée que le 7 juin 1608, probablement en raison d'une épidémie de rougeole qui lui semblait imposer l'éloignement de la famille.

Plusieurs années après, la famille CORNEILLE vint s'y installer afin de fuir d'autres épidémies, particulièrement de peste, cette maladie régnant alors de façon endémique dans la région rouennaise. Pierre CORNEILLE héritera de cette maison en 1639. Le fils aîné de Pierre CORNEILLE la

vendra à Jacques VOISIN, sieur de Neufbosc, pour 5100 livres ; le Conseil Général de Seine-Inférieure l'achètera le 28 juin 1874. Elle fut restaurée à partir de 1878.

Au cours des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles la peste sévissait en effet de façon très fréquente à ROUEN ; des mesures de quarantaine furent prises pour les navires venant de Bordeaux et d'Angleterre ; on était tenu de décharger leurs marchandises en des lieux écartés, « *pour être éventées pendant quarante jours* ».

Les pestiférés étaient accueillis à l'Hôpital de la Madeleine situé au sud de la cathédrale ; des médecins y exerçaient dont certains noms nous sont conservés : FIERABRAS, LE HUE, FIZET, COQUEREL... ainsi que JOUYSSÉ et Jean LAMPERIÈRE dont nous évoquons, plus loin, les figures. Le plus célèbre d'entre eux fut MARIN le PIGNY (1554-1633) nommé, officiellement, « *médecin de la peste* ». Par suite des nouveaux ravages de la maladie, on prit des mesures pour l'aménagement du Lieu-de-santé et du bureau des Pauvres valides. L'usage des coches entre Rouen et Paris fut interrompu. En 1611, le 14 avril, pour éviter les ravages de la peste il fut enjoint aux échevins de faire établir des cloques pour le Collège des jésuites dont les élèves au nombre de plus de seize cents allaient faire leurs immondices sur les remparts voisins. Cet ordre fut renouvelé le 25 février 1613 « *quand on devoit, portait l'arrêt, prendre deux à trois sous sur chaque écolier, pour subvenir à la construction de ces cloques* ».

En 1617 il régna à Rouen, en février, des petites véroles et des rougeoles qui étaient ordinairement les avant-coureurs de la peste. Cette funeste maladie se déclara en effet à Paris en avril 1618 et l'on redouta son invasion à Rouen où de nombreux malades affluaient de toutes parts à l'Hôtel-dieu. L'ordre fut donné de paver les rues de la Marêquerie et de curer l'étang du Lieu-de-santé.

Ces épidémies amenèrent la construction de l'hôpital Saint Louis et Saint Roch, futur Hôtel-dieu, établissement qui vit l'arrivée des malades, transférés de l'Hôtel-dieu de la Madeleine, en 1758, alors que la peste avait disparu de la région rouennaise. Mais il faut noter que la peste, en plusieurs assauts, ravagea la région rouennaise. En 1636, année de la parution du Cid, 10779 personnes moururent à ROUEN et à DARNÉTAL, au lieu de santé, et 632 en ville !

Il est vrai que les conditions d'hygiène étaient propices à l'éclosion et à la propagation de telles maladies. Il n'y avait pas d'égout autres que le Robec et la Renelle, dans lesquels se déversaient les rejets des teintureries et des tanneries, rendant l'atmosphère nauséabonde. En 1649, une promenade fut créée le long de la Seine, en amont de la ville, sur une proposition du Duc de Longueville, gouverneur de Normandie, qui estimait qu'il devait s'agir d'un « *divertissement salubre* »

Pierre CORNEILLE vint souvent dans cette maison du Petit-Couronne, malgré sa vétusté et son peu de confort. Elle lui suffisait. « *Le somptueux, le grand, le sublime, il n'avait à le chercher nulle part, à en emprunter le sentiment à rien; il était, il résidait en esprit.* »

Les difficultés de santé de ses premières années ne lui furent pas trop néfastes quand même puisqu'il commença tôt ses études classiques.

Il n'avait guère que neuf ans lorsqu'il entra, en 1615, chez les jésuites. Il devait y rester sept ans, jusqu'en 1622, remportant sans doute de brillants succès ainsi qu'en témoignent les deux seuls prix qu'on ait conservés de lui, deux prix de versification latine, l'un en troisième, le 12 février 1618, dans la classe supérieure de grammaire, l'autre en rhétorique en 1620.

Jeune homme, il fut sérieux; « *il s'éleva de bonne heure à cette forte discipline qui donne sa force à l'âme, son courage au cœur* »

Sorti du collège, sa famille décida qu'il serait avocat. Il prêta serment le 18 juin 1624; mais sa famille avait compté sans son génie: l'avocat devint poète. Il semble que ce soit la rencontre à Rouen d'une jeune fille, Catherine Hue, qui le décida à s'orienter vers la poésie. De cet amour naîtra sa première pièce, *Mélite*.

Ce ne fut pourtant qu'en 1640, à trente-six ans, qu'il se maria avec « *une demoiselle de Lamperrière* ».

Et ce fut dans la nuit qui suivit son mariage que survint sa première maladie sérieuse. Le bruit de sa mort se répandit jusqu'à Paris.

Ménage écrivit une poésie latine sur sa mort.

On se pose des problèmes sur la nature de cette maladie, évoquant la possibilité d'une banale intoxication alimentaire, mais Ménage (1613-1692), avocat et prêtre, polémiste renommé, dans son *Miscellanea*, en 1652, écrit: « *J'ai composé ces vers lorsqu'on annonça que CORNEILLE était mort de péri-pneumonie le jour même de son mariage.* »

En 1660, Cotin, dans une satire contre Ménage, *La Ménagerie*, dit que Ménage fit mourir CORNEILLE pour le seul plaisir de donner une épitaphe préparée depuis longtemps.

Le démenti fut donné à Paris par Ménage lui-même: *Cornelius redivivus*.

La péri-pneumonie fut une maladie fort répandue à l'époque; il suffit de compulsier les archives du Collège des Médecins de Rouen. CORNEILLE fut traité par une méthode fort en vogue à l'époque, mais parfois discutée, la

« *saignée de la basilique ou médiane du côté malade* ». Il fut probablement soigné par Jean Lamperrière, médecin à Rouen, devenu son oncle le jour où il tomba malade.

En 1653, il fit de nouveau une « *grosse maladie* ». Sa santé était chancelante et il alla aux eaux de Bourbon, en cure. Cette cure était recommandée aux gens de lettres prédisposés à l'apoplexie, par leur travail sédentaire. Mais ce ne fut pas, semble-t-il, sans réticence qu'il s'y rendit et accepta de faire le voyage. Il avait, en effet, des difficultés financières et il écrit à Boileau, à cette époque: « *Je suis saoul de gloire et affamé d'argent.* »

Pendant cette cure, il dut passer cependant inaperçu puisque Mme de Sévigné qui était une habituée des eaux de Bourbon, ne fait pas mention de CORNEILLE pendant la saison 1654. Pourtant, on peut affirmer que CORNEILLE y séjourna car le 17 juin 1656, il écrit au P. Boulart : « *Il y a tantôt deux ans quand je passai pour aller à Bourbon ...* »

Qu'allait-il chercher à Bourbon? Un mieux sans aucun doute. Les eaux de Bourbon étaient appréciées à l'époque, et l'on célébra leurs vertus dans une comédie écrite par Dancourt, *Florent et Carton*, en 1696 :

*On trouve dans cette fontaine  
La source de la santé,  
Et son eau guérit sans peine  
Le mal dont est tourmenté,  
Elle ramène  
La jeunesse et la beauté.*

Il semble bien que ce ne fut pas le cas pour Pierre CORNEILLE. En effet, en 1655, il fut de nouveau malade et le bruit de sa mort se répandit une fois encore:

*Par je ne sais quels colporteurs  
Un de nos plus fameux conteurs  
Fut occis dès l'autre semaine  
C'est-à-dire ils prirent la peine  
De crier partout sur ses pas  
Quoique défunt il ne fût pas.*

CORNEILLE, dit-on, était assez « *grand et plein*»; « *l'air fort simple et fort commun, toujours négligé et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits forts marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste.* »

Sa prononciation n'était pas tout à fait nette. Il le dit lui-même d'ailleurs dans les avertissements aux lecteurs, publiés en 1644, en tête d'un recueil de ses œuvres: « *Ainsi, étant demeuré provincial, ce n'est pas merveille si mon élocution en conserve quelquefois le caractère.* »

Il lisait ses vers avec force mais sans grâce.

« *Il était mélancolique, sans aptitude à la vie pratique. Il lui fallait des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir que pour se chagriner et pour craindre. Il avait l'humeur brusque, parfois rude en apparence; au fond, il était très aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portait assez à l'amour mais jamais au libertinage et rarement aux grands attachements. Il avait l'âme fière et indépendante, ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine et très peu propre à faire sa fortune.* »

Ces difficultés d'élocution, cette propension modeste à son extériorisation, CORNEILLE les résume également dans une lettre adressée à l'écrivain Pellisson qui l'avait mis en relation ainsi que le signale Yvon Pailhès, avec le surintendant des Finances Fouquet, procureur général

*En matière d'amour, je suis fort inégal,  
J'en écris assez bien, et le fais assez mal,  
Jay la plume féconde et la bouche stérile,  
Bon galand au théâtre et fort mauvais en ville,*

*Et l'on peut rarement m'écouter sans ennuy*

*Que quand je me produis par la bouche d'autrui.*

*« Il n'avait pour toutes les autres connaissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait et pour trouver le grand CORNEILLE, il le fallait lire. Il n'aimait pas la cour; il y apportait un visage presque inconnu. Mais cette mélancolie s'explique peut-être aussi par l'état objectif de sa santé qui allait déclinant. »*

En effet, les ennuis sérieux de santé apparurent à partir de l'année 1652 qui marque le début de son déclin physique.

A cette époque, Voltaire, qui qualifie par ailleurs CORNEILLE « *d'ancien Romain parmi les Français* », et dit qu'il « *a établi une école de grandeur d'âme* », écrit à Diderot: « *CORNEILLE fit la scène d'Horace comme un oiseau fait son nid.* » Quelle différence avec le CORNEILLE des années 1675-1676, époque à laquelle sa déchéance physique s'accroît.

Le 5 octobre 1681, La Monnoye écrit à l'abbé Nicaise: « *CORNEILLE se meurt* » et pourtant, on assiste de nouveau de 1681 à 1684, année de sa mort, à une nouvelle diminution de ses forces.

Trublet, dans ses *Mémoires* sur M. de Fontenelle, écrit: « *M. de Fontenelle m'a conté que, parlant un jour à Mme de Marsilly, fille de Thomas CORNEILLE, de l'affaiblissement de leur oncle commun et s'étant servi du mot radoter, elle avait trouvé fort mauvais un pareil terme à l'égard d'un pareil oncle et s'en était fâchée sérieusement. M. de Fontenelle trouva plaisante la colère de sa cousine et il lui en sut pourtant gré.* »

Fontenelle lui-même, dans sa *Vie de CORNEILLE* écrit: « *La dernière année de sa vie, l'esprit du grand CORNEILLE se ressentit beaucoup d'avoir tant produit et si longtemps.* »

L'abbé d'Olivet confirme cette opinion en disant que « *dans la dernière année de sa vie, CORNEILLE ne fut pas en état de penser à la mort* ».

Il est probable qu'il fut atteint d'un ramollissement cérébral ou, tout au moins, d'un état de sclérose progressive qui le rendait mélancolique, triste. A posteriori on pourrait évoquer une maladie d'Alzheimer. La Bruyère dit qu'il était d'une conversation ennuyeuse, prenant un mot pour un autre.

Doyen de l'Académie française, où il avait été élu au fauteuil 14, succédant à François MAYNARD (1582-1646), il mourut le 1<sup>er</sup> octobre 1684, à soixante-dix-huit ans, à Paris, dans la maison qu'il habitait, rue d'Argenteuil, avec Thomas dont ils s'étaient séparé les étages, communiquant par une trappe, pour travailler l'un et l'autre.

CORNEILLE mourut dans les soucis de l'indigence mais cela est contre versé par certains auteurs. Il s'était vu toutefois presque riche à un certain moment, ainsi qu'en témoigne un document daté de 1653 qui est le démembrement des terres qu'il possédait sur la Commanderie de Saint-Vaubourg, au Val-de-la-Haye, près de Rouen. Plus tard, la pauvreté entra dans sa maison ainsi qu'il nous l'est montré dans une lettre dont le *Journal de Paris* nous donne le texte navrant en 1788 : « *J'ai vu hier M. CORNEILLE, notre parent et amy. Il se porte assez bien pour son âge (cette lettre doit dater d'avant 1675). Il m'a prêté de vous faire ses amitiés. Nous sommes sortys ensemble apres le desser, et en passant par la rue de la Parcheminerye, il est entré dans une boutique pour faire accommoder sa chaussure qui s'est décosue. Il s'est assis sur une planche et moy auprès de luy, et lorsque l'ouvrier eust refait, il luy a donné trois pièces qu'il avait dans sa poche. Lorsque nous fûmes rentrez, je lui ay offert ma bourse, mais il n'a point voulu la recevoir ny la partager. J'ai pleuré qu'un si grand génie fut réduit à cet excez de misère* »

Pierre CORNEILLE mourut doyen de l'Académie Française. Si l'on se rapporte à ce qu'en dit FONTENELLE, « *Comme c'est une loi dans cette Académie que le Directeur fait les frais d'un service pour ceux qui meurent sous son directorat, il y eut une contestation de générosité entre RACINE et l'abbé de LAVAU, à qui ferait le service de CORNEILLE, parce qu'il paraissait incertain sous le directorat duquel il était mort. La chose ayant été remise au jugement de la Compagnie, l'abbé de LAVAU l'emporta.* »

Pierre CORNEILLE fut inhumé dans l'église Saint-Roch, où le duc d'Orléans, futur Louis-Philippe, lui érigea un monument en 1821. Ses restes seraient dans un ossuaire, sous

la chapelle de la Vierge, ossuaire où figureraient également les restes de DIDEROT et de l'abbé de l'EPEE.

Par leurs femmes, Pierre et Thomas CORNEILLE appartiennent au monde médical du XVII<sup>e</sup> siècle.

En effet, Pierre et Thomas CORNEILLE épousèrent les deux sœurs Marie et Marguerite Lamperière, filles de Mathieu Lamperière, médecin à Vernon.

Il semble que CORNEILLE eut du mal pour obtenir le consentement de son futur beau-père qui ne voulait pas lui donner sa fille. Il s'en était plaint à Richelieu qui convoqua Lamperière et l'obligea, en quelque sorte, à accéder au désir de Pierre CORNEILLE. C'est ainsi que le mariage eut lieu en 1640.

Mieux même, en 1656, Lamperière donna sa seconde fille à Thomas. Mathieu Lamperière, médecin, était également lieutenant particulier du bailli de Gisors au siège des Andelys. Il avait été médecin du prince de Conti.

Son frère, Jean Lamperière, était conseiller médecin ordinaire du Roi. Il exerçait à Rouen et c'est lui qui soigna Pierre CORNEILLE le soir de ses noces. Il devint, par la suite, l'un des médecins de la Reine, Marie de Médicis.

Il figurait sur la liste des médecins exerçant à Rouen, liste insérée dans les registres du Parlement. A cette époque, on ne relève que 16 noms de médecins à Rouen parmi lesquels Le Pigny et Jouysse.

Lamperière et David Jouysse ont leurs noms qui figurent au bas du statut du Collège des Médecins de Rouen. On ne sait si c'est le hasard ou l'ordre des réceptions qui a accolé ainsi leurs noms, car l'histoire nous les a conservés comme des modèles d'antipathie; non contents de s'être déshonorés tous deux par leur haineuse querelle à l'occasion de la peste, ils portaient chacun un poignard pour s'entr'égorgier à la première rencontre.

Tous deux ont cependant vécu pour confirmer la justesse d'un proverbe signé par Lamperière lui-même dans l' « *ombre du nécrophore* » publié par lui à Rouen, en 1622 : « *que les chiens qui aboient bien fort ne mordent jamais bien.* » L'origine réelle de cette querelle était une question d'amour-propre, une plainte de Lamperière contre Jouysse qui, suivant sa grotesque expression, lui

« *charlatannait* » ses malades. Il paraît bien d'ailleurs qu'à cette époque la déontologie confraternelle ne s'étendait pas alors bien loin puisque Ambroise Paré lui-même, dont le témoignage doit faire autorité, écrivait ces paroles remarquables : « *Je sais bien que les chirurgiens qui me devraient prêter la main pour me soulever le menton de peur que je ne tombe au fond de l'eau m'ont voulu plonger la tête pour me faire noyer, m'ont voulu rendre odieux aux magistrats civils, à l'ecclésiastique et aux populaires, n'ont laissé pierre à remuer pour me faire chopper s'ils pouvoient.* »

Jean Lamperière avait une certaine renommée et il fut appelé en consultation pour l'affaire des Possédées de Louviers. Il s'agissait d'une pratique scandaleuse d'un certain directeur du couvent des Hospitalières de Saint-Louis de Louviers : ce directeur, Mathurin Picard, mourut en 1642, et le lendemain de son inhumation « *le désordre commença de telle sorte qu'il fut impossible de pouvoir communier, y ayant des résistances si puissantes que l'impossibilité y estoit toute entière, outre d'autres bruits qu'on entendait à la maison; en sorte que dans ce temps là, plusieurs filles se sentirent tourmentées intérieurement et extérieurement...* ».

Le corps de Picard fut finalement jeté à la voirie, après enquête de l'évêque d'Evreux, François de Péricard.

Il s'ensuivit des commissions d'enquête nombreuses et aux personnalités nommées, on adjoignait un jeune médecin du commun de la maison, le Dr Yvelin, mais « *son expérience et sa suffisance n'estoient pas de mise* » et c'est la raison pour laquelle, on a appelé en consultation « *MM. Lamperière et Maignart, grands médecins à Rouen* ». Maignart était un neveu de Lamperière.

Il y a eu une polémique sans fin entre Yvelin d'un côté et Lamperière et Maignart de l'autre, Yvelin reprochant à Lamperière son âge (il avait à l'époque quatre-vingts ans) et à Maignart d'avoir touché de l'argent pour « *corrompre votre suffrage* ».

Outre ces relations médicales familiales, Pierre CORNEILLE eut des relations plus ou moins directes avec des chirurgiens : Dominique Sonnes à qui la maison de la rue de la Pie fut vendue par l'intermédiaire de Fontenelle en 1693 et qui était louée à un autre médecin, Jean Costil, depuis le 31 août 1683, alors qu'il habitait

antérieurement rue aux Ours.

En 1686, Thomas CORNEILLE vendit à Sonnes par le même intermédiaire de Fontenelle, sa maison de la rue de la Pie, voisine de celle de Pierre.

Sonnes était originaire du Midi. Il fut garde de la communauté des chirurgiens avec Jacques Lambert. Il devint chirurgien en titre des Jacobins, ses voisins.

Il mourut place du Vieux-Marché, le 19 décembre 1705. Il semble qu'il n'ait jamais habité la maison de CORNEILLE.

Marié à Marie Lamperrière, Pierre CORNEILLE résida à Rouen jusque vers 1662.

Il était alors trésorier de l'église Saint-Sauveur, sa paroisse, et prenait le titre « *d'escuyer cy-devant avocat de sa Majesté aux sièges présidiaux de la Table de marbre du Palais* ». Cette église succédait probablement à une église carolingienne primitive qui avait été remplacée par une église romane vers 1060 ; détruite puis réparée vers 1225 elle subsista jusque vers la fin de Moyen-Âge ; elle fut à son tour détruite par les protestants en 1562.

Du mariage de Pierre CORNEILLE devaient naître dix enfants, dont seuls sept survécurent :

Marie (1642-1721)

Pierre (1643-1698)

X (+1644)

François (1645-1674)

X (+1649)

Marguerite (1650-1719)

Charles (1652-1667)

X (+1653)

Madeleine (1655-1738)

Thomas (1656-1699)

Dans l'œuvre de CORNEILLE, on relève, probablement moins que chez Molière, des allusions médicales. Une liste exhaustive avait été faite par le Dr Helot, à laquelle nous pouvons nous référer.

Il semble que, en général, les tragédies du XVII<sup>e</sup> siècle ne s'intéressèrent que très peu aux problèmes médicaux. Mais Jean FAUVET, dans son livre « Les étapes de la médecine » estime que « *la Faculté du XVII<sup>e</sup> siècle entre de plain pied dans la comédie* »

Par contre, dans de nombreuses pièces de Pierre CORNEILLE, la mort des héros est souvent intéressante à considérer. Pourtant, Pierre CORNEILLE avait dit dans son second discours de la tragédie : « *Il est bon de cacher la mort à la vue et de la faire savoir par un récit qui frappe moins le spectateur.* »

Plusieurs de ces héros meurent empoisonnés et il semble que la symptomatologie décrite soit celle d'une pathologie très banale, probablement non en rapport avec la cause réelle du décès. Cléopâtre, dans *Rodogune* notamment, s'empoisonne et Rodogune mentionne à Antiochus les changements notés :

« ... *Seigneur, voyez ces yeux,  
Déjà tout égarés, troubles et furieux,  
Cette affreuse sueur qui court sur son visage.  
Cette gorge qui s'enfle ...* »

Le poison est en effet une des façons habituelles de se débarrasser des gêneurs à l'époque.

Par ailleurs, dans son *Attila*, le héros meurt d'une épistaxis.

Le charlatanisme médical si courant à l'époque, n'est pas non plus ignoré par CORNEILLE.

Dans *Le Menteur*, Dorante prétend avoir laissé Alcippe pour mort après s'être battu en duel, mais au même moment, ce dernier apparaît et le valet de Dorante ne peut que s'en étonner, ce à quoi son maître lui répond qu'il n'a peut-être pas entendu parler des « *poudres de sympathie* », véritables sources de vie.

C'était, à l'époque, une thérapeutique introduite en France, venant d'Angleterre, ayant une valeur inestimable pour permettre aux patients de se guérir sans intervention médicale. Cette « *poudre de sympathie* » fut également citée par Molière dans *L'amour médecin*.

Plus tard, Mme de Sévigné la considérait comme un remède divin.

Cette poudre de sympathie fit parler beaucoup d'elle jusqu'à ce que Lémery, célèbre chimiste rouennais, écrivît dans son cours de chimie, en 1690 : « *Je ne conseillerais point à un blessé de faire fond sur un remède de cette nature, car pour une personne qui aura reçu du soulagement, il y en aura cent qui n'auront pas aperçu l'effet.* »

Par ailleurs, dans les comédies de CORNEILLE, on relève quelques allusions à certaines maladies, qu'il s'agisse de la gale, de la goutte, de la syphilis.

Toutes ces allusions médicales qui figurent dans les pièces de CORNEILLE posent le problème de savoir quelles ont pu être les sources médicales de notre grand auteur. Bien sûr, CORNEILLE aurait pu être renseigné sur le plan médical par son beau-père et son oncle, Mathieu et Jean Lamperrière; il aurait notamment pu être renseigné sur les problèmes de sorcellerie par l'affaire des Possédées de Louviers.

Il aurait pu également s'inspirer des nombreux procès des Médecins à Rouen; certains fournirent même, dit-on, à Molière, plusieurs traits satiriques de *L'amour médecin* notamment.

En fait, il semble bien que Pierre et Thomas CORNEILLE n'avaient de connaissance médicale que ce que tout bon bourgeois savait.

Cependant, après le décès de Thomas CORNEILLE, on trouva chez lui, aux Andelys, « *un vieux coffre bahut, tout rompu, sans serrure ni clé, dans lequel se sont trouvés 41 volumes de livres de droit et de médecine très anciens* » (Reynier, *Inventaire après décès des biens ayant appartenu à Thomas CORNEILLE*).

C'est donc, semble-t-il, des connaissances médicales du tout-venant que se servit Pierre CORNEILLE.

Si la médecine du XVIIIème siècle est difficile à appréhender, cette période est marquée par l'avènement de la raison, en médecine comme en d'autres domaines ; on ne croit qu'à ce qui se vérifie, se mesure, s'analyse.

Cet engouement pour la médecine se retrouve chez les littérateurs, les peintres ; les « leçons d'anatomie » des peintres hollandais en témoignent. C'est que l'anatomie progresse, alors que des sciences nouvelles vont apparaître ou se développer : l'histologie ; la physiologie...o

La plus grande découverte de ce siècle est, sans nul doute, celle de la circulation sanguine, décrite par William HARVEY (1578-1657) en 1628. Cette découverte est complétée par la mise en évidence des vaisseaux lymphatiques par ASELLI complétée par la description du réseau lymphatique et de la citerne qui porte son nom, par Jean PECQUET, natif de Dieppe et élève du collège des jésuites de Rouen. Toutes ces notions sont d'ailleurs combattues par Guy PATIN, Doyen de la Faculté de médecine de Paris, qui pense que « *la circulation est paradoxale, nuisible à la médecine, fausse, impossible, inintelligible, absurde, nuisible à la vie de l'homme.* »

Le microscope, inventé par Antoine Van LEUWENHOEK (1632-1723), aux Pays-Bas, va permettre d'immenses progrès : découverte des capillaires, dont HARVEY avait, antérieurement, affirmé la nécessité entre les artères et les veines ; des bactéries, de la cellule animale (MALPIGHI).

L'Anglais Richard LOWER (1631-1691) décrit l'oxygénation du sang au niveau des poumons ; il tente les premières transfusions sanguines d'animal à animal. En 1666, DENYS pratique la première transfusion sanguine d'un veau à un jeune homme de 16 ans. Différentes complications conduisent à l'abandon, passager, de cette technique. Au niveau des thérapeutiques le quinquina, importé par les jésuites, se répand après 1640 pour soigner les fièvres et notamment celles du paludisme ; l'efficacité de l'ipéca contre les fièvres diarrhéiques est démontrée par BAGLIVI (1669-1709), célèbre médecin italien ; le café, le chocolat, le tabac montent leur efficacité.

Cependant la purgation, les saignées, les régimes alimentaires restent les bases de la thérapeutique.

Les hôpitaux se développent dans toutes les grandes villes du Royaume. ; Théophraste RENAUDOT (1586-1653) développe les consultations gratuites pour les pauvres. Il crée le journalisme, la publicité ; enfin les premiers journaux médicaux apparaissent : le journal des Savants en 1665 et le Journal des nouvelles découvertes sur la Médecine notamment, en 1679 ; cela permet une diffusion des connaissances.

On a dit que CORNEILLE fut un poète dramatique qui, brusquement, sans préavis, écrivit quatre chefs-d'œuvre : *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, puis qui est rentré dans l'ombre et est mort vieux et pauvre après avoir occupé, à l'on ne sait trop quoi, tant d'années d'une longue vie; cette deuxième période commença après le voyage à Bourbon, période de décadence certaine, ce qui fit dire à Boileau :

*Après l'Agésilas*

*Hélas!*

*Mais après l'Attila,*

*Holà!*

Pour certains c'est une image fautive qu'il faut détruire mais nous pensons cependant que la décadence physique progressive fut certaine chez le grand CORNEILLE et la différence de sa production semble bien confirmer tout ceci.

On a voulu dire que le goût du siècle se tourna dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle du côté d'un genre de tendresse moins noble et dont le modèle se retrouvait plus aisément dans la plupart des cœurs, mais CORNEILLE semble avoir dédaigné fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. C'est une explication peut-être valable mais il est certain que les capacités de production de CORNEILLE s'affaiblissant, il ne put rester à même de répondre à ce qu'on attendait de lui, compte tenu de sa production antérieure.

La suite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. « *Ses commencements sont faibles et imparfaits mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle. Ensuite, il va aussi haut que son art peut atteindre. A la fin, il s'affaiblit, s'éteint peu à peu et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.* »

Fontenelle dit que CORNEILLE « *se dégoûta du théâtre et déclara qu'il y renonçait dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de Pertharite. Il dit pour raison, qu'il commence à vieillir; et cette raison n'est que trop bonne surtout quand il s'agit de poésie et des autres talents de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination, et c'est ce que l'on appelle communément esprit dans le monde, ressemble à la beauté et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte sont la sécheresse et la dureté; il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres et qui donnent plus de prises aux ravages du temps: ce sont ceux qui avaient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais quoi de sec et de dur. C'est, à peu près ce qui arriva à M. CORNEILLE. Il ne perdit pas, en vieillissant, l'inimitable noblesse de son génie, mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté* »

Dans un livre, intitulé « *Anecdotes dramatiques* », paru en 1775, à Paris, on peut lire un commentaire sur Pierre CORNEILLE : « *CORNEILLE, près avoir pris un grand effort, ne se soutint pas avec la même gloire dans les ouvrages de sa vieillesse. Le Duc de Montautier, qui était un grand misanthrope, lui dit : « Monsieur CORNEILLE, quand j'étais jeune, je faisais de jolis vers ; à présent que je fais vieux, mon génie est éteint ; croyez moi, laissons faire des vers à la jeunesse.* »

Il nous faut bien admettre par conséquent que deux raisons firent que la seconde période cornélienne fut moins brillante que la première : une déchéance physique certaine mais aussi un goût changeant du public; ne le constate-t-on pas toujours de notre temps avec encore plus de rapidité?